

1925-2025

UN AN AVEC HOWARD PHILLIPS LOVECRAFT

#122 | 4 MAI 1925



Un des buildings historiques du quartier des journaux, tout près de Greenwich Village. Même si le New York Tribune a déménagé dans le uptown en 1923, et avant l'installation du Sun qui ne sera effective que l'année suivante, après rachat fin 1925, s'y hébergent apparemment les services administratifs chargés du dossier de naturalisation de Sonia, HPL et elle s'y rendent aujourd'hui. Ce très beau bâtiment, construit en 1882 puis surélevé deux fois, sera démoli en 1966,

[1925, lundi 4 mai]

Up early — read — Kirk move defnt. — meet SH downtown — shop —
naturalization — Tribune Bldg. — telegram — Bklyn P.O. — John's Rest.
— taxi home — read aloud — write GK — SL call — lv. — GK call —
shew coat — lv. supper — read & retire.

*Levé tôt. Lu. Kirk s'en va définitivement. Je retrouve Sonia en ville.
Boutiques. Son dossier de naturalisation. L'immeuble de Tribune.
Télégrammes à la Poste de Brooklyn puis on mange au Johnson. On rentre
en taxi. Je lis à voix haute. Écrit à Kirk. Visite de Loveman, repart,
passage de Kirk. Manteau recousu. On sort dîner. Lu & couché.*

Et Kirk s'en alla. Kirk a donné tous les motifs aux Boys, en les regardant eux plutôt que Lovecraft probablement, mais dans les lettres à sa fiancée une bien autre teneur : il n'en peut plus de l'envahissement, il n'en peut plus du temps volé, il n'en peut plus des voix qui lui demandent compte de ses jours, son temps, ses lectures. Il est commerçant, il a une librairie à ouvrir. Il restera leur ami bien sûr, mais ces 800 mètres qui le sépareront du 169 Clinton Street seront le garde-feu, le no man's land. Comment fait-il pour ses livres : faut-il imaginer les services d'un voiturier, une charrette à cheval et quelques déménageurs au pourboire de misère ? On en apercevra un dans *Air glacial*, Brooklyn en a plein ses rues. En tout cas Lovecraft, qui a passé tant de soirées chez Kirk à ranger ses livres, ne participe pas au déménagement. Déménage-t-il effectivement, d'ailleurs, puisqu'à la fin du mois il occupera toujours, au moins partiellement, sa chambre du 169 ? Lovecraft comme tant de fois déjà rejoint Sonia centre-ville, Sonia qui cherche un nouvel emploi, maintenant qu'elle a surmonté cette nouvelle crise de santé et qu'elle va pouvoir quitter Saratoga, envisageant même de reprendre une boutique de mode à son compte, comme elle le fera plus tard, en passant outre à la malheureuse expérience de la boutique de chapeaux sur la Vème avenue ? Sonia évoque dans son *Mémoire sur la vie privée de H P Lovecraft* ses problèmes de visa : elle peut résider aux USA, mais ne pourrait y rentrer si elle partait à l'étranger — avec le mariage, tenter d'obtenir une naturalisation ? Le dossier de demande a été déposé il y a quelques mois, avec James Morton et leur ancienne propriétaire, Mme Moran, comme témoins de moralité : est-ce ce rendez-vous qui explique son retour à New York ? Avec Sonia ils rentrent en taxi, ce qu'il ne ferait jamais tout seul : fatigue liée à sa convalescence ? Il faut encore passer à la Poste, on s'arrête pour un plat au Johnson, et à Sonia il lit des textes à voix haute : de nouveau le compte rendu du voyage à Washington ? cela aussi

comme indice de comment ils tentent encore de trouver l'équilibre et le partage. Pendant qu'il lit, elle recoud son manteau. Et puis, comme il ne peut plus fuir chez Kirk à l'étage du dessus, quoi faire ? Eh bien, écrire à Kirk. Dans le journal, le lot habituel de vols, crimes, accidents, et chaque fois des articles sur le maire de New York, Hylan, qui probablement invente (ou bien est le premier à la projeter à cette échelle) cette malheureuse figure de l'homme politique existant par la presse et réciproquement. Depuis des mois on continue de parler d'un métro qui relierait Manhattan à Staten Island : qu'il n'ait jamais été réalisé nous permet encore aujourd'hui de bénéficier de ce ferry gratuit avec fabuleuse vue sur la presqu'île au soir. En France, on en est à l'électrification des villages, l'eau courante viendra bien plus tard (très beau livre d'Ernest Pérochon, sur ce changement majeur, que nous avons oublié). Dès qu'on quitte Manhattan, le puits retrouve sa fonction vitale et symbolique : l'eau courante est arrivée à Staten Island, mais on a gardé les puits. Dans nos campagnes, c'était un des modes de suicide le plus courant, simple et radical, après la ceinture autour du cou. Dans deux ans, une fois revenu à Providence, Lovecraft partira (une fois de plus) d'une image de submersion pour écrire *La couleur tombée du ciel* où un puits joue un rôle essentiel, le rôle d'attrape-morts, c'est la raison de ce bref salut à Frank Smith. Magie de ces vieux articles, quand soudain ils nous évoquent, à la Simenon, ces retraités jouant aux cartes dans leur quartier, ici le Cherokee Democratic Club. Quant aux lectures XIX^e de la littérature française que cite HPL dans l'essai en préparation, sur « l'horreur surnaturelle dans la littérature », on serait capable chacun de nous d'en convoquer le souvenir ? Pour ma part, si j'ai lu Erkmann-Chatrian passionnément à l'adolescence, je découvre seulement par Lovecraft l'existence de Maurice Level. Traduit dès 1903 à New York, dès 1920 à Londres, il semble ne même pas avoir de rue à son nom dans sa ville natale, Vendôme, mais savez-vous qui a traduit ou retraduit deux volumes de ses nouvelles en langue anglaise ? S.T. Joshi bien sûr (Dover Publications, 2016).

New York Times, 4 mai 1925. Frank Smith, célibataire, 65 ans, propriétaire, a été retrouvé mort dans un puits abandonné, derrière la maison où il vivait depuis 25 ans, au 1031 de la Old Town Road, Fort Wadsworth, Staten Island. Personne ne l'avait revu depuis vendredi soir, où il a joué aux cartes avec des amis au Cherokee Democratic Club de Stapleton. Hier après-midi son neveu, John Conkling, domicilié 64 Clove Road, Grassmere, vint rendre visite à son oncle et trouva la porte fermée. Il s'enquit auprès des voisins, et tous se mirent à sa recherche. Il s'aperçut que les planches qui

recouvraient l'ancien puits étaient cassées, et appela la police. Ils se saisirent du corps avec un grappin et le remontèrent. La police a déclaré que le décès était accidentel.

FOUND DEAD IN OLD WELL.

Real Estate Man Accidentally Drowned on Staten Island.

Frank Smith, a bachelor, 65 years old, a real estate owner, was found dead yesterday in an abandoned well at the home he has occupied for 25 year at 1031 Old Town Road, Fort Wadsworth, Staten Island. He had been missing since Friday night, when he played a game of cards with friends at the Cherokee Democratic Club in Stapleton.

Yesterday afternoon his nephew, John Conkling, of 64 Clove Road, Grassmere, went to Smith's home to visit him and found the door locked. He inquired among neighbors, and then instituted a search. He found a board which covered the unused well was broken and called the police. They grappled for the body and recovered it. The police said death was accidental.

ATTACKS WRONG MAN IN AUTO ON BRIDGE; BOTH FALL TO DEATH

Car Plunges Through Railing
and Drops Sixty Feet Dur-
ing Fight at Wheel.

ALL DUE TO A MISTAKE

Driver Is Suddenly Set Upon, As-
sailant Thinking He Was Man
Who Had Struck Him and Fled:

TRAGEDY FOLLOWS A PARTY

Wm. C. Schwenk, Oarsman, Is Inno-
cent Victim—Friend Tells of Bat-
tle on Running Machine.

William Ashworth was escorting a friend home from a party in the Ashworth home, at 421 East 145th Street, early yesterday morning. Near the Central Bridge viaduct over the Harlem River an automobile nearly ran them down. When Ashworth remonstrated the unknown motorist punched him in the face and then fled.

A few minutes later William C. Schwenk of 275 East 168th Street, driving a car that looked like the unknown's auto, came along. He had never seen Ashworth, but Ashworth thought Schwenk was his assailant. He jumped on Schwenk's car and struck him in the face. A few seconds later the car was a wreck sixty feet below the viaduct and both men were dead—because of a mistake.

Ashworth, who was 26 years old, had among his Saturday night party guests Pantus Lyons, a garage mechanic, living at 259 West 152d Street. The party lasted until about 2:30 o'clock yesterday morning, for, as Lyons later told the police, wine was a feature of the affair. When the guests began to leave for their homes Ashworth insisted on accompanying Lyons home.

The two men boarded a 155th Street crosstown car, and at Macomb's Place they alighted. The two friends started down the incline leading from the viaduct and when they reached the foot of 134th Street a big gray touring car whizzed past them. It was going at high speed, and in passing one of the fenders brushed dangerously close to Ashworth. This aroused a fury in the man and he shouted at the driver of the touring car.

Speeds Away After Blow.

The chauffeur halted his machine abruptly and leaving the engine running he ran back to Ashworth and Lyons. Ashworth indignantly remonstrated with the driver, and after a brief exchange of words the chauffeur struck Ashworth in the face, then darted back to his machine and sped south in Macomb's Place.

Ashworth started to give chase, but

ELEVATED ROADWAYS TO RELIEVE TRAFFIC

Harold M. Lewis Would Give
Downtown Streets Chiefly
to Motor Trucks.

Elevated roadways as a method of relieving the pressure of future vehicular traffic were suggested yesterday in a report prepared by Harold M. Lewis, Executive Engineer of the Committee on Regional Plan of New York. The conclusions of Mr. Lewis, based on more than two years' study of the problem of regulating the growing flow of automobiles in the city, were presented in a monograph of 125 pages.

Looking forward five years, Mr. Lewis said that the traffic saturation point would be at forty-eighth street, with the avenues crossing that street so congested that room for expansion would be lacking. He predicted that in 1934 the saturation point would be down to Twenty-eighth Street, and he urged that proper city planning rather than temporary alleviation of traffic was essential for the future.

"In the densely congested part of the New York region," he said in his report, "particularly on Manhattan Island, where some additional street facilities will soon have to be provided, it may be advisable to raise some of these facilities above the existing street levels. In this case it is believed that the motor trucks could best be left upon the present street level, as they are slower moving vehicles and consist much more largely of local traffic. It would be comparatively simple to provide some form of elevated light traffic roadways on or adjacent to the Hudson and East River waterfronts of Manhattan, to be used mainly by through traffic. In the outskirts of the city the motor truck routes are those that should be elevated, and they should resemble a railroad right-of-way."

Mr. Lewis shattered the illusion that taxicabs and commercial motor trucks were responsible for the bulk of the city's traffic growth. Figuring since 1918, he found that pleasure cars had contributed most to the number of machines using the streets. In 1923 the number of motor vehicles registered as of New York City was 365,954, and he classified them as pleasure cars, 263,000; motor trucks, 76,000, and buses and taxicabs, 20,000.

The number of motor cars in this city in 1965, he predicted, would be six times the 1923 registration, or a total of about 2,260,000.

"Whatever may be done to improve traffic conditions," continued Mr. Lewis's report, "it must be remembered that restrictions which interfere with liberty to do what would be reasonable under normal conditions may be injurious to business and nothing more than a palliative. Wherever possible a system of regulation should be ancillary to city planning and not a substitute for it."

"The traffic problem in Manhattan has reached a stage where more attention needs to be given to the relation of building uses, densities and heights to street space, and to the necessity of overcoming the difficulties created by the too numerous intersections of main thoroughfares. Probably the only effective relief that can be obtained for the later difficulties will consist in the separation of grades."

Several other methods of immediate relief to traffic congestion were suggested, among them being provision for proper parking and unloading, segregation of types of traffic, by-passing of congested centres, street widening or arcading at certain points and a limitation of building bulk to conform to street capacity.

ANNEXE

*Concernant la littérature française,
in H.P. Lovecraft, « L'horreur surnaturelle dans la littérature »*

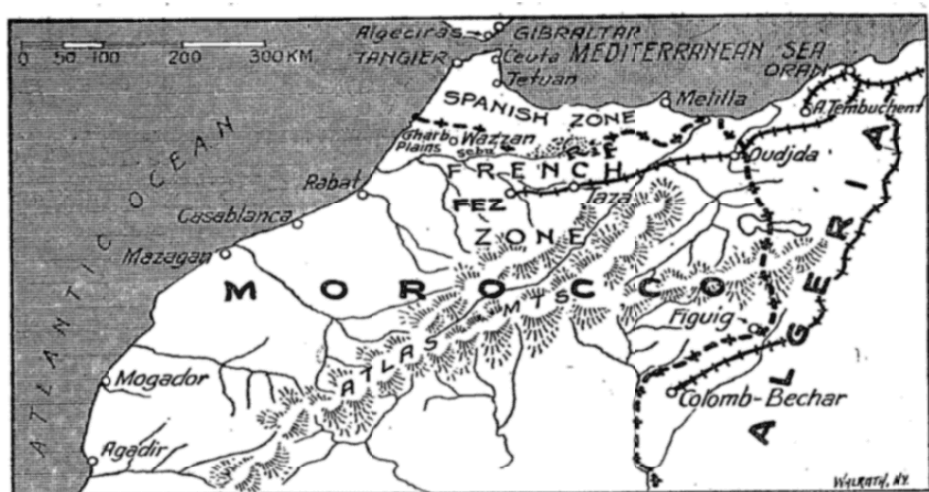
Mais la France, tout comme l'Allemagne, s'est également illustrée dans le domaine de l'étrange. Victor Hugo, dans des contes tels que *Hans d'Islande*, et Balzac, dans *La Peau de chagrin*, *Séraphita* et *Louis Lambert*, recourent tous deux, à des degrés divers, au surnaturel, mais généralement comme moyen d'atteindre une fin plus humaine, et sans l'intensité sincère et démoniaque qui caractérise l'artiste né dans l'ombre. C'est chez Théophile Gautier que l'on semble trouver pour la première fois un sens authentiquement français du monde irréel, et qu'apparaît une maîtrise du spectre qui, bien que n'étant pas utilisée de manière continue, est immédiatement reconnaissable comme quelque chose d'authentique et de profond. De courtes nouvelles comme *Avatar*, *Le roman de la momie* et *Clarimonde* laissent entrevoir des visites interdites qui séduisent, titillent et parfois horrifient, tandis que les visions égyptiennes évoquées dans *Une nuit de Cléopâtre* sont d'une puissance expressive des plus vives. Gautier a su saisir l'âme profonde de l'Égypte millénaire, avec sa vie énigmatique et son architecture cyclopéenne, et a exprimé une fois pour toutes l'horreur éternelle de son monde souterrain des catacombes, où jusqu'à la fin des temps, des millions de cadavres raidis et embaumés fixeront dans l'obscurité leurs yeux vitreux, attendant un appel redoutable et incompréhensible. Gustave Flaubert a habilement poursuivi la tradition de Gautier dans des orgies de fantaisie poétique comme *La Tentation de Saint-Antoine* et, sans son fort penchant pour le réalisme, il aurait pu être un maître dans l'art de tisser des terreurs tapies. Plus tard, le courant se divise, donnant naissance à d'étranges poètes et fantaisistes des écoles symboliste et décadente, dont les intérêts sombres se concentrent davantage sur les anomalies de la pensée et de l'instinct humains que sur le surnaturel proprement dit, et à des conteurs subtils dont les frissons proviennent directement des puits noirs comme la nuit de l'irréalité cosmique. Parmi la première catégorie d'« artistes du péché », le célèbre poète Baudelaire, fortement influencé par Poe, en est le type suprême, tandis que le romancier psychologique Joris-Karl Huysmans, véritable enfant des années 1890, en est à la fois la synthèse et la conclusion. La seconde catégorie, purement narrative, est perpétuée par Prosper Mérimée, dont *La Vénus de l'Île* présente, dans une

prose concise et convaincante, le même thème de la statue-épouse que Thomas Moore a transposé sous forme de ballade dans *The Ring*.

Les contes d'horreur du puissant et cynique Guy de Maupassant, écrits alors que la folie le gagnait peu à peu, présentent des particularités qui leur sont propres ; ils sont plutôt les effusions morbides d'un esprit réaliste dans un état pathologique que les produits imaginatifs sains d'une vision naturellement encline à la fantaisie et sensible aux illusions normales de l'invisible. Néanmoins, elles sont d'un intérêt et d'une intensité poignante, suggérant avec une force merveilleuse l'imminence de terreurs sans nom et la poursuite implacable d'un individu malheureux par des représentants hideux et menaçants des ténèbres extérieures. Parmi ces récits, *Le Horla* est généralement considéré comme le chef-d'œuvre. Racontant l'arrivée en France d'un être invisible qui vit d'eau et de lait, influence l'esprit des autres et semble être l'avant-garde d'une horde d'organismes extraterrestres venus sur Terre pour asservir et subjuguer l'humanité, ce récit tendu est peut-être sans égal dans son genre particulier, malgré sa dette envers un conte de l'Américain Fitz-James O'Brien pour les détails décrivant la présence réelle du monstre invisible. Parmi les autres créations puissamment sombres de Maupassant, citons *Qui sait ?*, *Le Spectre*, *Lui ?*, *Journal d'un fou*, *Le Loup blanc*, *Sur le fleuve* et les vers macabres intitulés *Horreur*.

Les collaborateurs Erckmann-Chatrian ont enrichi la littérature française de nombreuses fantaisies spectrales comme *L'Homme-loup*, dans lequel une malédiction transmise se réalise dans un décor traditionnel de château gothique. Leur pouvoir de créer une atmosphère nocturne effrayante était formidable malgré une tendance à privilégier les explications naturelles et les merveilles scientifiques ; et peu de nouvelles contiennent plus d'horreur que *L'œil invisible*, où une vieille sorcière malveillante jette à minuit des sorts hypnotiques qui poussent les occupants successifs d'une chambre d'auberge à se pendre à une poutre transversale. *L'oreille du hibou* et *Les eaux de la mort* sont empreints d'une obscurité et d'un mystère envahissants, ce dernier incarnant le thème familier de l'araignée géante si souvent utilisé par les auteurs de fiction fantastique. Villiers de l'Isle-Adam a également suivi l'école macabre ; son *Torture par l'espoir*, l'histoire d'un prisonnier condamné au bûcher à qui l'on permet de s'échapper afin de ressentir les affres de sa recapture, est considéré par certains comme la nouvelle la plus poignante de la littérature. Ce type de récit s'inscrit toutefois moins dans la tradition fantastique que dans un genre à part, celui du conte cruel, où le déchirement des émotions est obtenu par des tentations dramatiques, des frustrations et des

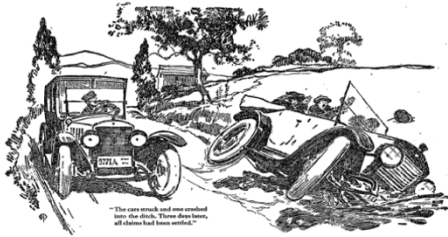
horreurs physiques effroyables. L'écrivain Maurice Level, qui s'est presque entièrement consacré à cette forme, a écrit des épisodes très courts qui se prêtent facilement à une adaptation théâtrale dans les « thrillers » du Grand Guignol. En fait, le génie français est plus naturellement adapté à ce réalisme sombre qu'à la suggestion de l'invisible, car ce dernier procédé nécessite, pour son développement optimal et le plus sympathique à grande échelle, le mysticisme inhérent à l'esprit nordique.



SCENE OF FRENCH OPERATIONS IN MOROCCO.

The line of dashes and crosses south of and parallel with the Mediterranean coast of Morocco indicates approximately the undelimited border of the Spanish and French zones of influence. The dotted area represents the Riff territory controlled by Abd-el-Krim, where he is concentrating his forces for a big offensive with Fez, the capital of the French Protectorate, as his objective, and whence his bands have infiltrated behind the French outpost line of blockhouses.

Et pendant ce temps-là, la rage coloniale...



Sound automobile insurance that saves you 20 cents on the dollar

WHO pays when a reckless driver costs his insurance company money? The policyholders, of course. Who pays for expensive methods of selling policies? The policyholders, always.

Liberty Mutual insures only drivers of good reputation. Thus it keeps its losses down to a minimum. Liberty Mutual sells policies only through its own representatives. Thus it saves the commissions otherwise paid to intermediaries.

Liberty Mutual is soundly and economically run by the prominent men in the Board of Directors listed on the right. It is run so well that it has always paid to its policyholders in cash a yearly dividend of at least 20 cents on each dollar of their premiums. Yet Liberty Mutual's initial charges are the same as those of other standard companies.

Liberty Mutual is not conducted for profit. It is owned entirely by its policyholders and conducted for service, on a cost basis. By becoming a member of this strong mutual company, you gain in safety, in prompt, fair service, and in low cost. Phone or write to a Liberty Mutual office today.

Board of Directors

CHARLES L. ALLEN
President Boston Company
WALTER C. ALLEN
President Yale & Towne Mfg. Co.
S. BRUCE BLACK
President Liberty Mutual Insurance Co.
WALTER S. BUCKLIN
President National Shermans Bank
WILLIAM M. BUTLER
Manufacturer
GEORGE H. CLOUD
President The Russell Co.
HOWARD COOHLEY
President Palmer Manufacturing Co.
FRANCIS W. DAVIS
President Pilgrim Laundry Company
WILLIAM O. DAY
Treasurer U. S. Knitting Company
WALLACE B. DONHAM
Dean Harvard Business School
JOSEPH F. GRAY
Pres. Boston Mfg. Mutual Fire Ins. Co.
JOHN GRIBBEL
Director Curtis Publishing Company
GEORGE E. HALL
Pres. Boston Woven Hose & Rubber Co.
JACOB D. HAVEN
Vice-Pres. United Shoe Machinery Corp.
JOHN S. KENT
Treasurer M. A. Packard Company
GEORGE H. LEACH
Vice-President George E. Keith Co.
FAROLD A. LEY
President Pack. T. L. & Company, Inc.
LOUIS K. LIGGETT
President United Drug Company
RONALD T. LYMAN
Treasurer Whitman Mfg. Co.
CLINTON S. MARSHALL
Mgr. Worcester Dist., Am. Steel & Wire Co.
FREDERIC C. McGOFFIE
Treas. Everett Mills & Trans. York Mfg. Co.
WILLIAM J. McGAFFIE
President Thomas G. Plant Company
JACOB D. HAVEN
President Dickinson & Foot Spine Co.
HUGH HAWTH
President Hugh Hawn Contracting Co.
CHAS. T. FLUNKETT
President Bulwinkle Cotton Mfg. Company
HARRY L. RICE
President Rice & Hutchins, Inc.
R. PAUL SNELLING
Vice-President Sears-Roebuck Shops
JAMES W. SPENCE
President Rockland Trust Company
MALCOLM B. STONE
Treasurer Ludlow Mfg. Associates
PATRICK F. SULLIVAN
Director Old Colony Trust Company
EUGENE V. R. THAYER
E. Atkins & Company
MYRON F. WESTOVER
Secretary General Electric Company
CLARK V. WOOD
President Springfield Street Railway Co.

LIBERTY MUTUAL INSURANCE COMPANY

New York Office: 270 Madison Avenue (This Office open Evenings till 9 P. M.) Phone Caledonia 3100

RESOURCES \$9,059,000 LIABILITIES \$7,554,000 SURPLUS \$1,505,000

Offices in Principal Cities

MAIL THE COUPON TODAY

Liberty Mutual Insurance Co., 270 Madison Ave., New York City

Please send me the nearest office that will issue a policy to me. I will send you my money to my way.

Name	Address	City	State	Zip	Phone